

casamayor l'art de trahir







*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1972.*

A Yves Létang et à Emmanuel Pumain.

« Si je reviens, ma préoccupation sera : Que faut-il dire aux hommes? »

Saint-Exupéry.

« Ce furent des bienfaiteurs des hommes, ceux qui osèrent les abuser. »

Beccaria.

Au secours!

Tout le monde se sent menacé aujourd'hui. Cataclysmes, famine, guerre, autant de formes d'anéantissement dont l'éventualité sert de toile de fond aux différents rôles que nous jouons sur la scène quotidienne.

Mais ces rôles eux-mêmes nous paraissent de plus en plus éloignés de notre nature propre. Nous jouons moins que nous ne récitons, nos visages prennent les contours de nos masques. Ainsi un danger tout proche s'ajoute au danger lointain.

Avant d'être pulvérisés n'allons-nous pas devenir des numéros?

Assourdis par le martèlement des slogans, nous ne jugeons plus que sur commande, et, au bout du compte, notre vocabulaire s'évapore sous l'ardeur de ces contraintes inévitables que sont les explosions démographique, technologique, idéologique même, et ne laisse plus à notre disposition, pour traduire ce qu'on appelait

encore autrefois des « états d'âme », qu'un seul verbe : obéir.

La situation est grave. Certains se hâtent de la dire désespérée.

Comment nous en tirer?

Que les choses ne soient pas telles qu'on les croit, c'est l'évidence. Si je te dis que j'avais trente ans quand un ami m'a appris à lire, quarante ans quand un autre ami m'a appris à écrire, tu ne me croiras pas. Mais si je dis que lire c'est trouver le sens profond d'un texte, découvrir l'auteur derrière une œuvre, qu'écrire c'est faire sortir de soi ce que l'on contient de meilleur, tenter de communiquer, alors tu commenceras à comprendre, à comprendre que vingt ans après sa mort un autre ait pu m'apprendre à vivre parce que c'est seulement à ce moment-là que j'ai compris la leçon de sa vie à lui.

Les survivants du souvenir ne sont pas les moins présents. Disparus, oubliés, ils renaissent parfois d'une découverte, explorateurs conservés dans les glaces du Pôle, rois ensevelis dans les sables du désert, mammouths... Pour un de trouvé, un million de perdus! Et après? Peut-on dire d'une civilisation qu'elle est perdue parce qu'elle est ignorée? Et puis, « perdre », qu'est-ce que cela signifie? L'obèse qui perd des kilos s'enthousiasme, le pauvre qui perd son porte-monnaie se désespère. Ainsi le langage trompe, les choses n'étant pas non plus telles qu'on les dit. Chaque mot ne vaut que dans une phrase,

prononcée ou muette. Si, tout en écrivant paisiblement ces lignes à la table d'un café je me mets à crier « Au secours ! » je ne ferai qu'émettre un son, bon tout au plus à me ridiculiser s'il est entendu de mes voisins. Pour que ces trois syllabes soient à leur place, il faut que de nombreuses conditions soient réunies. Essayons d'en faire l'inventaire. Le danger ne suffit pas. Il faut que je sois atteint par un mal. Et pas par n'importe quel mal. Un mal trop fort pour moi, plus grand que moi et surtout dont je suis impuissant à me protéger seul, auquel je ne peux échapper qu'avec l'aide d'un autre.

Ce n'est pas tout. Ce mal doit me troubler au point que je ne sache pas qui appeler, ni même quoi demander.

Si l'appel d'un homme qui se noie est entendu par un enfant de cinq ans, celui-ci ne pourra pas tirer celui-là de l'eau, mais il pourra courir chercher quelqu'un. L'aide directe sera nulle, l'aide indirecte sera éventuelle. Mais la victime ne sait pas ce qui pourra la sauver — une corde, une bouée, un bateau. Et si elle est déjà suffoquée, c'est d'une bouteille d'oxygène qu'elle a besoin.

L'appel « au secours » ne précise rien. Celui qui crie ne sait qu'une chose, c'est qu'il ne veut plus être seul, c'est que son avenir immédiat va le détruire. Dans sa grossièreté, dans son impalpable et irrésistible puissance, c'est la mort qui apparaît et dont il ne veut pas. Que n'importe qui, que n'importe quoi s'interpose. Le cri est à la

fois appel et refus. Si je suis seul, de l'eau jusqu'au nez, les membres transis, ou entouré d'assistants sourds et aveugles, mon cri ne sera que la dernière manifestation de ma vie, un mouvement réflexe que l'instant suivant va paralyser comme tous mes autres mouvements. Les mêmes sons qui auraient pu déclencher la course d'un camion de pompiers, l'élan d'une armée de sauveteurs, la mobilisation de tout un matériel de laboratoire, ne causeront à l'air ambiant qu'un infime ébranlement dont les feuilles des arbres penchés sur l'eau ne seront même pas agitées.

Il y a une certaine complaisance de ma part à passer ainsi de la logique à la description, de l'explication à l'image. Je n'en ai pas honte, les pêcheurs ne jettent-ils pas des poignées d'amorce dans la rivière? Un poème est quelquefois mieux compris qu'un raisonnement, une chanson nous mobilise plus fortement qu'un désir, et les pommes qui tombent aux pieds des rêveurs leur enseignent davantage que de gros traités d'astronomie.

Ce que tu dis n'est jamais tout à fait vrai, ce que tu entends non plus. Aussi n'est-ce pas quand tu parles que tu trahis. C'est seulement lorsque tu soutiens que tu dis la vérité. Ne fais pas l'innocent. « Je vous souhaite une bonne année! » Voilà une phrase que tu prononces. « Je vous souhaite de crever au plus tôt », voilà une phrase que tu ne prononces pas. Mais quelle est la

plus vraie? Compare-les. En pratique la vérité te laisse froid. Tu ne l'apprécies que suivant ce qu'elle te coûte comme n'importe quel objet de convoitise. La première phrase ne te coûte rien, elle peut même te rapporter si elle dispose en ta faveur celui qui l'entend. La seconde, au contraire, te coûte. Quoi? D'abord un effort considérable pour briser le conformisme des rapports courtois, puis la paix. En effet tu ne seras plus en paix du moment que tu auras provoqué l'hostilité de ton interlocuteur. Ton avenir est livré à sa rancune. La sagesse orientale enseignait depuis des siècles que tu étais le maître de la parole que tu taisais, l'esclave de celle que tu prononçais. Dire « je vous souhaite de crever » équivaut à un suicide qu'on peut qualifier de partiel en ce sens qu'il n'existe que vis-à-vis de celui que tu as offensé, ou de différé en ce sens que ta victime attendra une bonne occasion et ne te ratera pas! Et c'est justice car la justice punit les imbéciles.

Si tu veux vraiment la mort du destinataire de ta phrase, il faut monter une opération complexe qui tout en étant efficace doit t'assurer l'impunité. Si ton ardeur est incontrôlable, si ton souhait de mort exige d'être exaucé sans délai, tu n'as pas d'autre moyen que de tuer ton ennemi de ta main. Enfin, si tu as parlé pour ne rien dire, tu aurais mieux fait de te taire, ou de prononcer la formule symétrique : « Je vous souhaite une bonne année. » Elle ne t'aurait pas coûté beau-

coup plus d'effort et elle t'aurait laissé le temps de voir venir... Et si tu souhaites une bonne année à ton prochain, quel prix mettrais-tu pour que ce souhait se réalise? Pose-toi quelques questions : donnerais-tu ta vie, paierais-tu son entretien dans un hôpital, t'effacerais-tu du poste que tu convoites et qu'il convoite aussi, te priverais-tu d'un plaisir pour qu'il trouve le sien, quels besoins sacrifierais-tu pour satisfaire les siens?

Jusqu'où ferais-tu monter l'enchère? Et si tu n'es pas prêt à payer, que signifie ton vœu?

Si tu mens, aie le courage de le reconnaître, non par vertu mais par tactique. Tu verras la différence entre une chose faite sans le vouloir et une chose faite exprès. Tu t'inquiètes peut-être déjà et tu te demandes ce que, de la vérité ou du mensonge, j'ai choisi et pourquoi. Tu ne peux pas le savoir encore mais quand je te dis que je te montre la vérité parce que je t'aime tu ne dois pas me croire. Je ne compte pas. Te sentiras-tu plus fort et plus libre, une fois le livre lu? Tu verras bien. Tu as raison de te méfier, mais prends garde, se méfier est un verbe nocif, il paralyse. Se méfier, c'est avoir peur, se croire incapable, se placer dans la catégorie des victimes éventuelles, ce qui est la pire des imprudences. C'est ce que je veux te faire comprendre. Profite de ma volonté comme d'une chose éphémère. Durera-t-elle, ne cédera-t-elle pas à la fatigue, à la maladie? Elle ne peut durer que si toi et

d'autres l'adoptez et vous passez le mot d'ordre :
« Vaincu oui, victime jamais! »

Jamais victime des hommes, jamais victime de nos semblables. Nous pouvons tous être victimes d'un accident, d'un tremblement de terre, d'une épidémie. Mais tu ne seras pas ma victime, je ne serai pas la tienne. Ni toi ni moi ne serons victimes de personne, personne ne pourra nous anéantir, la mort seule. N'oublie pas. Vainqueur, vaincu, c'est la lutte, c'est la force, c'est le hasard, c'est la vie. Réfléchis. Même au jeu il n'y a pas de victime, il y a un gagnant et un perdant. Homme contre homme. Il arrive que l'un des deux devienne victime, mais il n'est pas victime de l'autre joueur, il est victime du jeu, s'il contracte ce vice, s'il ne peut plus s'en passer, s'il s'y ruine, s'il y perd son bien, sa force, sa vie peut-être. Être victime, c'est précisément ne plus pouvoir jouer, n'avoir aucune carte dans la main. Le joueur ne joue pas contre le jeu, ni avec lui, il joue contre un autre joueur une partie qu'il peut gagner. Si l'autre triche, il n'a qu'à tricher aussi. Tricher c'est encore jouer. Tandis que contre le jeu, on ne joue ni ne triche, devant le jeu on est comme un homme ligoté sur un rivage quand survient un raz de marée.

Se méfier, c'est moins prendre une précaution que prendre un risque. Réfléchis. Pourquoi te méfies-tu? Tu te méfies pour éviter d'être trompé par un mensonge, d'être frappé par une arme cachée. Mais à ne regarder que celui qui te fait

face, tu ne vois pas sur les côtés, ni tout autour de toi. Es-tu certain de ne pas viser une fausse cible, de ne pas te protéger contre un faux danger? Si l'idée t'en vient soudain alors que, les poings serrés, les yeux fixes, le corps tendu, tu ne considères que ton adversaire, l'affolement va s'emparer de toi, tu jetteras à droite et à gauche des yeux égarés, tu pivoteras sur toi-même pour chercher d'où peut bien venir le danger, tu céderas au vertige, et si ton adversaire te veut du mal tu seras à sa merci.

Se méfier, c'est souvent s'aveugler, c'est toujours se mettre des œillères, c'est entamer le processus de la défaite. Se méfier c'est « se faire des idées », c'est placer une illusion qu'on vient de fabriquer soi-même devant une réalité qu'on a peur de découvrir. Le chemin de la méfiance mène à la mort, car la mort seule évite la surprise. Elle est l'achèvement de la méfiance. Vainqueur, vaincu, victime, cadavre. Terminus.

L'entraînement est facile car la pente de la méfiance est douce, et puis elle augmente insensiblement, le sol devient glissant, il n'y a plus moyen de se retenir. La chute à pic et le cri d'agonie sont couverts par le ricanement des bourreaux et l'oubli industriel des indifférents.

Méfie-toi de ta méfiance. Ceux qui te disent de te méfier en veulent trois fois sur quatre à ta peau, ou bien cherchent à te faire signer une police d'assurance.

Ne te méfie pas mais fais attention. C'est tout autre chose.

Pour être attentif, il faut vaincre la peur. Imagine que tu prennes tranquillement ton verre de bière à une terrasse ensoleillée par un chaud après-midi et que tu sois averti de la présence d'un assassin derrière toi. Que vas-tu faire? Appeler au secours comme tout à l'heure, sauter sur tes pieds, tomber en syncope? Ce n'est pas là ce qu'on appelle une hypothèse d'école. Chacun de nous se trouve souvent dans un cas semblable au cours de son existence. Si l'on n'est pas menacé par un assassin, on l'est par un méchant, un envieux, un sadique, un imbécile parfois aussi dangereux que tous les autres. Que faire? Je n'en sais rien car cela dépend, mais ce que je sais c'est qu'il ne faut pas céder à ses nerfs, se borner à une réaction instinctive. Il faut réfléchir à la vitesse de l'éclair. Comment pouvoir réfléchir en pareil moment? Il n'est qu'un moyen : être disponible, disponible même pour la mort. Disponible et humble, deux mots qui ont le même sens. Humble parce que tu sais que ta mort n'empêchera pas la Terre de tourner.

Tout le monde le dit mais bien peu le savent, bien peu en portent au fond du cœur l'inébranlable conviction. Ce livre trace un chemin. Chacun peut tracer le sien. Le lecteur ne trouvera ici qu'un exemple.

Lève-toi et parle!

Commençons, suivant l'usage biblique, par la parole. Tu te trompes quand tu parles et tu trompes. Tu es un danger public. Le sachant, tu comprendras le danger que les autres sont pour toi. D'abord pourquoi parler? Ne réponds pas tout de suite, n'use pas de phrases toutes faites, n'accepte pas ce qu'on raconte.

Être disponible, ce n'est pas être un baquet où se déversent toutes les gouttières, une fosse où se déversent tous les égouts.

Rapproche-toi des faits, rapproche-toi, cela veut dire mets ta propre personne en contact avec les faits. Rappelle-toi. Il fut un temps dans ton existence où tu ne disposais pas du langage articulé et cependant tu savais te faire comprendre. Tu disais « areu, areu » ou « miaaa »! et l'on comprenait qu'il fallait te donner le biberon ou te bercer, ou passer légèrement le doigt sur ta joue en te souriant et en hochant la tête.

Aujourd'hui, les pieds sous la table, tu pointes



-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

casamayor : l'art de trahir

Chacun se sent si souvent trompé qu'il s'y accoutume comme à une fatalité. L'éloge de la folie, tableau de la société humaine, renforçait cette croyance. Casamayor réagit avec un humour lapidaire.

L'art de trahir est un mode d'emploi de la citoyenneté où les recettes abondent.